

Geoffrey BIDAUT

BAD ² SWIMMERS

Les Charbons Ardents

Épisode 1



Geoffrey Bidaut

Bad Swimmers 2

Les Charbons Ardents

Épisode 1

Thriller

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Coup de cœur)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8938-8

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

A mon frère Derek

1

Alvin Riddell n'avait pas la langue dans sa poche. C'était ce que les habitants de la petite ville de Terre-de-Feu racontaient. À cinq ans déjà, il avait créé la stupéfaction lorsque, durant la remise des prix du concours de pêche du Lac des Cieux, il avait demandé à voix haute pourquoi les seins de Madame Wanda Saudrin, la présidente du *Fishandwin*, étaient « tout bizarres ».

En réalité, cette dernière avait subi l'opération de chirurgie esthétique de trop, la faisant ressembler à une Meg Ryan d'après-guerre. Du moins, en ce qui concernait le visage. Pour le reste, un peu de bon sens suffisait. Et bien évidemment, tout le monde s'était bien gardé de faire le moindre commentaire.

Sauf Alvin.

Madame Riddell, sa mère, s'était confondue en excuses, précisant que la langue de son chérubin, puisque c'était d'elle qu'il s'agissait, avait fourché. Il était évident que le garçon voulait parler des « chiens » de Madame Saudrin.

Bien sûr. Les enfants sont *tellement* innocents.

Dommage que Madame Saudrin n'ait jamais eu de chiens.

Ce ne fut que le premier d'une longue liste de moments embarrassants pour la famille Riddell car en fait, à Terre-de-Feu, la langue d'Alvin était le sujet de discussion de beaucoup d'autres langues.

Mauvaises, cela va sans dire.

Bien sûr, personne n'avait oublié la fois où, lors d'une sortie scolaire en bus, le garçon avait léché le visage de Zoé, sa camarade de classe. Une impulsion à laquelle il avait cédé après avoir vu *Romeo + Juliet* au cinéma de la ville.

Tout aussi romantique que le filet de bave liant Leonardo DiCaprio à Claire Danes, Alvin Riddell était incapable de tenir sa langue, au sens propre comme au sens figuré.

Une langue qui n'avait cependant pas rebuté ladite Zoé qui, quelques années plus tard, au lycée de Vent d'Est, avait fini par succomber au charme du garçon. Au fil de leurs rencontres, Roméo et Juliette s'étaient rapidement transformés en Rocco et Shauna, sachant désormais utiliser leurs langues... en toute situation.

Et lorsque Alvin avait pris la décision d'aller étudier à l'université après son bac, c'était tout naturellement que Zoé l'avait suivi.

Depuis quelques semaines déjà, ils vivaient sous le même toit, assistaient aux mêmes cours et partageaient le même lit. Ils avaient également fait la connaissance de leur camarade et voisine de chambre Dylan qui, elle aussi, avait la langue bien pendue. Toujours à l'affût du moindre ragot, elle ne manquait

pas une occasion de leur faire partager ses découvertes.

Mais entre curieux, chaque rumeur est bonne à prendre, permettant à toutes les langues de se délier.

La veille, la jolie brune était arrivée en trombe dans leur chambre.

– Désolée, s’était-elle écriée en entrant, mais il va falloir que vous arrêtiez deux secondes de vous titiller la glotte.

Alvin et Zoé, confortablement installés dans leur lit, s’étaient tournés vers elle.

– T’aurais pu frapper, l’avait sermonnée Zoé en relevant ses longs cheveux roux, t’imagine si on était en train de...

– ... de vous faire une révision de *La Sexualité pour les nuls* ? Ouais, super.

Elle s’était postée devant eux, son regard vert émeraude faisant la navette entre Zoé et Alvin.

– Bon, qu’est-ce que tu veux ?

– Je l’ai vue, avait-elle répliqué d’un air grave.

– Quand c’est que tu vas arrêter de nous bassiner avec cette histoire ? avait lancé Zoé après avoir échangé un regard blasé avec son petit ami. C’est *physiquement* impossible.

Cela devenait une obsession. Depuis quelques jours – ou plutôt quelques nuits – leur amie était persuadée qu’un esprit hantait les couloirs. Ils ignoraient qui avait pu lui mettre cette idée en tête, mais cela confirmait bien le fait que Dylan ne fumait pas *que* des cigarettes.

– O.K., avait-elle répondu en secouant ses longues boucles brunes, alors est-ce que tu peux m’expliquer

pourquoi une putain de nana que personne ne connaît se balade la nuit dans les couloirs, toujours habillée de la même façon ?

– C’est peut-être son pyjama.

Dylan s’était adossée au mur en soupirant.

– Vous ne comprenez vraiment rien. Putain, je donnerais tout pour avoir un orgasme, là, tout de suite.

Alvin et Zoé avaient levé la tête d’un seul mouvement :

– Hein ?

Dylan souffla.

– Un *Orgasme* : menthe, tequila, crème de whisky. C’est un cocktail, abrutis.

– Oh.

Alvin avait noté que son visage s’était subitement fermé. Elle n’était pas dans son état normal.

Enfin, encore moins que d’habitude.

– J’ai... j’ai appris un nouveau truc tout à l’heure. Je vous en ai pas parlé avant parce que...

Alvin avait soufflé.

– Abrège.

– Je préfère qu’on en parle dehors. On sait jamais.

– Dehors ? Mais t’as vu l’heure qu’il est ? Et puis tout le monde dort, personne va nous entendre !

Dylan avait baissé la tête et dirigé son regard vers le couloir.

– S’il vous plaît, avait-elle supplié. Je suis morte de peur.

Alvin avait plongé ses yeux noisette dans ceux de Zoé. Il ne savait pas trop pourquoi, mais il pressentait que Dylan était en train de leur préparer la

plaisanterie du siècle. Après tout, elle leur avait bien précisé quelques semaines plus tôt qu'elle se vengerait du tour qu'ils lui avaient joué.

Un juste retour des choses, en fin de compte.

Il s'était tourné vers sa petite amie. Son expression inquiète lui avait indiqué qu'elle, elle y croyait. Ils n'avaient eu d'autre choix que de la suivre, puisque Dylan refusait de leur confier son mystérieux secret tant qu'ils n'auraient pas trouvé un endroit isolé.

Il s'agissait du dernier souvenir qu'il avait de la veille.

Après, c'était le trou noir.

Il était réveillé depuis plusieurs minutes déjà et n'avait aucune idée de ce qui avait bien pu se passer ensuite.

Brusquement, une porte claqua. Peut-être que quelqu'un venait le chercher. Il aurait voulu se faire entendre mais ne parvenait qu'à meurtrir davantage ses lèvres déjà brûlées par l'adhésif appliqué sur sa bouche. Privé de la vue à cause du bandeau fermement plaqué sur ses yeux, il tendit l'oreille. Quelqu'un était en train de marcher lentement vers lui.

Comment s'était-il retrouvé là, ligoté à cette chaise ? Il n'en avait aucune idée... même s'il soupçonnait Dylan d'avoir encore eu une brillante idée de soirée de débauche.

Lors de la précédente, ils s'étaient tous réunis autour d'un feu de camp et, chacun à leur tour, avaient raconté une histoire à foutre la chair de poule à n'importe quel puceau de *boyscout*. Évidemment, tout s'était terminé avec une bouteille de vodka que la jeune fille était parvenue à faire passer en douce.

Mais cette fois, quelque chose clochait. Alvin ne se rappelait pas avoir bu. La douleur qu'il ressentait n'était pas du tout comparable à une foutue gueule de bois. Il ne se souvenait pas non plus avoir participé à une espèce de jeu sado-maso débile. Mais alors, qui avait bien pu l'attacher à cette chaise, les yeux bandés et la bouche scotchée ? Et y avait-il vraiment un rapport avec cette histoire de secret que Dylan devait leur raconter ?

Soudain, il sentit une main sur son épaule. Une main douce, presque maternelle. D'un geste lent, elle frôla sa joue, comme une caresse.

Zoé ?

Non, sa façon de faire était différente. Il n'en était pas bien sûr, mais il avait l'impression que la personne près de lui portait des gants. Il avait senti comme du cuir au contact de sa joue. Toujours avec la même lenteur, elle ôta son bandeau. Sa tête se fit plus légère, comme si on l'avait libéré d'un poids. Combien de temps s'était-il retrouvé là ? Avait-il passé toute la nuit ainsi ? Il s'apprêtait à remercier sa sauveuse quand il constata qu'elle avait déjà disparu dans son dos. Probablement pour détacher les liens qui le tenaient à la chaise.

En tout cas, il l'espérait.

Mais quand plusieurs secondes s'écoulèrent dans ce silence oppressant, il comprit que le libérer ne faisait pas partie des intentions de l'inconnue. Elle s'était éloignée de quelques pas et avait allumé un néon diffusant derrière lui une lumière violette. Des gouttes de sueur commençaient à perler sur son front. Il s'efforçait de ne pas avoir peur. Peut-être était-ce

un jeu ? Il allait falloir lui en exposer les règles très rapidement, car sa patience avait des limites.

Ses yeux s'accommodèrent peu à peu à la semi-obscurité mais pas assez pour qu'il pût distinguer ce qui l'entourait, ni même où il se trouvait exactement. Une odeur de viande pourrie flottait dans l'air. L'inconnue passa devant lui et saisit une chaise qui se trouvait au fond de la pièce. Alvin plissa les yeux. Était-ce bien une femme, en réalité ? La large combinaison noire que l'individu portait masquait toute forme.

Ce dernier posa la chaise en face d'Alvin et s'y assit calmement. D'effroi, le garçon écarquilla ses grands yeux noisette.

La personne face à lui portait un masque de plongée.

Son sang ne fit qu'un tour. Était-il possible qu'il s'agisse de... *lui* ?

Il se souvint de l'histoire dramatique qui avait fait les gros titres de tous les journaux de la région. Celle du « Plongeur sanglant », le meurtrier sadique et psychopathe qui avait fait une demi-douzaine de victimes au lycée du Lac des Cieux : un professeur coupé en morceaux et retrouvé dans les plats de la cantine, un élève éventré et noyé, une étudiante pendue au plongoir de la piscine de l'établissement, le corps d'une femme flic retrouvé au fond d'un lac... Cependant, le coupable purgeait sa peine depuis plus de six ans. Il ne pouvait vraisemblablement pas se trouver ici. Et puis Alvin n'avait aucun lien avec cette histoire.

Non, ce devait être une plaisanterie de Dylan.

Mais alors, pourquoi présentait-il que tout ne se terminerait pas dans un grand éclat de rire ?

Et d'où venait cette putain d'odeur ?

L'individu masqué se leva de sa chaise pour s'agenouiller près de lui, pencha lentement la tête d'un côté, puis de l'autre. Alvin eut un mouvement de recul. Que lui voulait-il, à la fin ? L'autre approcha son visage à quelques centimètres du sien, plaça sa main gantée devant sa bouche et arracha violemment le morceau d'adhésif dans un bruit de papier déchiré.

Alvin poussa un hurlement. Ses lèvres gercées saignèrent.

– Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous m'avez fait ?
Où est Zoé ? Où sont les autres ?

L'autre ne répondit pas. Il se leva lentement. L'espace d'un instant, Alvin ne vit rien d'autre que le dos de son « ravisseur », puis ce dernier tourna la tête vers lui. D'un geste de la main, il lui intima d'attendre. Alvin plissa les yeux. Attendre, bien sûr. Que pouvait-il faire d'autre ? L'autre se dirigea vers un angle de la pièce. Alvin parvint à distinguer une sorte d'armoire. Il ouvrit un tiroir et en sortit un objet rond.

Il s'approcha à nouveau de lui et s'assit sur la chaise. Tout à coup, en voyant l'objet qu'il tenait à la main, Alvin poussa un soupir de soulagement. Ses lèvres abimées dessinèrent un léger sourire.

Il s'agissait d'une *Magic 8 Ball*, un gadget qu'Alvin connaissait bien. Le jouet ressemblait à une grosse boule de billard censée prédire l'avenir. Dylan ne prenait aucune décision sans l'avoir auparavant consultée, même si ses camarades ne cessaient de lui répéter qu'il ne s'agissait que d'un jouet.

Alvin se mit à rire nerveusement.

– Bravo, Dylan ! Pendant un moment, j’ai bien cru que c’était le vrai Plongeur. Tu sais que tu m’as fait flipper. Au passage, ajouta-t-il, tu m’as niqué les lèvres.

Face à lui, Dylan ne répondait pas.

– Bon, est-ce que je peux au moins savoir ce que je fous attaché à cette chaise ? Vous avez manigancé ça ensemble avec les autres, c’est ça ? Vous m’avez fait boire comme un trou, hein ? C’est pour ça que je me souviens de rien ?

Dylan agita la boule. Alvin fronça les sourcils.

– O.K., je vois. On joue aux devinettes...

Dylan acquiesça d’un signe de la tête. Le principe du jouet était simple : il suffisait de poser une question, le chiffre 8 face à soi, et de secouer la boule. La réponse apparaissait alors dans une fenêtre transparente située à l’arrière.

– Tu sais que c’est des conneries, hein ?

Toujours ce silence pesant.

– Bon. Est-ce que Zoé est ici ?

Dylan secoua la boule, observa la réponse qui ne semblait pas lui convenir.

Elle l’agita à nouveau et la tendit à Alvin : OUI ABSOLUMENT.

Alvin esquissa un sourire.

– Ah ah ! lança-t-il d’un air mystérieux, est-ce que c’est toi ? Non, parce que le trip « t’es mon otage », ça peut aussi être sympa...

Nouvelle secousse étudiée, nouvelle réponse : N’Y COMPTE PAS.

– Dommage. Bon, alors Zoé, ma chérie, lança-t-il à voix haute, si tu m’entends, sans signe de toi, je risque de coucher avec cette jolie plongeuse... Heu... attends, est-ce que t’es bien une fille au moins ? Non pas que j’aie quoi que ce soit contre les gars, mais bon...

Dylan agita encore une fois la boule, jusqu’à obtenir une réponse satisfaisante et la lui montra : UNE CHANCE SUR DEUX.

– Ouais, très drôle, commenta-t-il. Bon, on t’a fait une mauvaise blague, tu t’es vengée, on est quittes, O.K. ?

Le doute commença à s’immiscer dans son esprit. Et si la personne face à lui n’était pas Dylan ? S’il lui était arrivé quelque chose, à elle aussi ? Si l’individu masqué était véritablement le Plongeur ? Il passa la langue sur ses lèvres en partie décharnées. La salive le brûla.

– Est-ce que... articula-t-il, est-ce que t’es Dylan, d’ailleurs ?

La réponse tomba : ESSAIE PLUS TARD.

– Bon, ça commence à plus vraiment être fun. Qui que tu sois, ça serait cool que tu me détaches.

L’individu masqué hocha négativement la tête, agita la *Magic 8 Ball* plusieurs fois et la lui tendit : N’Y COMPTE PAS.

– Putain, mais c’est lourd, là ! Tu veux quoi, à la fin ?

Nouvelle secousse : ESSAIE ENCORE.

Le ravisseur posa la boule sur sa chaise et, calmement, sortit un autre objet du tiroir. Alvin se débattit furieusement lorsqu’il aperçut l’énorme couteau que l’autre tenait à la main.

– Mais t’es dingue ? Ça va pas ?

Il constata avec horreur que la lame du couteau était souillée.

Du sang ! Il s’agissait de sang !

Il chercha à se détacher de sa chaise tandis que l’autre approchait de lui, mais il ne parvint qu’à se blesser davantage. Brusquement, il sentit la lame du couteau s’enfoncer à quelques millimètres en dessous de son œil et se mit à hurler. Puis un nouveau coup de couteau dans le ventre. La douleur était atroce. Il lui était impossible de se débattre, attaché à cette foutue chaise ! Il ne put empêcher les larmes de couler sur ses joues.

Dans un ultime effort, il tomba sur le sol, toujours ligoté. Mais soudain, son agresseur sembla s’intéresser à autre chose. Il l’enjamba pour passer derrière lui, le laissant pleurer comme un enfant.

Lorsqu’il réapparut dans le champ de vision d’Alvin, prostré, il traînait quelque chose sur le sol. Non, pas quelque chose...

... quelqu’un !

– Zoé ! Bon dieu, Zoé !

Le visage ensanglanté de sa petite amie et sa bouche entaillée le firent tressaillir. Des traces de mascara témoignaient du calvaire qu’elle avait dû endurer. Il se força à ne pas penser aux sévices qu’elle avait pu subir. Elle était inconsciente.

Inconsciente ou...

Non, il ne pouvait l’imaginer.

– Enfoiré ! hurla-t-il en pleurant. Laisse-la ! Laisse-la, merde !

La douleur qu’il ressentait à la voir ainsi était bien plus forte que celle que ses blessures lui infligeaient.

– Lâche-la ! Fais de moi ce que tu veux mais lâche-la ! Je t’en supplie... je t’en supplie !

L’espace d’une seconde, le Plongeur s’immobilisa puis, lentement, s’assit à cheval sur le corps inerte de Zoé. Il se tourna vers Alvin tandis que, d’une main, il saisissait le visage de sa petite amie.

Alvin comprit que Zoé était morte depuis bien longtemps.

D’un geste provocateur, le tueur enfonça le couteau tout au fond de la gorge de la jeune femme dans un va-et-vient obscène. Puis il fit déraiper le couteau à gauche de ses lèvres, la chair se déchirant sous la lame, saignant abondamment, puis à droite, doucement, comme s’il voulait prolonger le plaisir.

Alvin cria encore, mais l’assassin resta sourd à ses appels. Avec deux doigts, il écarta les lèvres de Zoé, plaça sa main gantée à l’intérieur de sa bouche et tira sur sa langue avec fureur. Il se tourna vers Alvin tout en tenant fermement la langue et la taillada tranquillement avec son couteau comme s’il s’agissait d’un simple morceau de viande.

Alvin pleurait, à bout de forces, ses doigts tremblants.

La langue dans sa main ensanglantée, l’autre approcha de lui et la déposa sur ses jambes telle une offrande.

Alvin détourna les yeux, complètement horrifié.

– Arrêtez... arrêtez... par pitié...

L’autre se baissa pour ramasser la *Magic 8 Ball* tombée sur le sol et l’agita à nouveau jusqu’à ce que le message suivant apparaisse : LE SORT EN EST JETÉ.

Il haussa les épaules, approcha son couteau du visage d'Alvin qui se mit à trembler et d'un geste sec, lui enfonça dans la bouche.

Et derrière son masque maculé de sang, le Plongeur riait.

Il riait parce que, pour la première fois, Alvin Riddell aurait sa langue, et même celle de sa petite amie, dans sa poche.

2

Un simple immeuble au fond d'une ruelle sombre. Une pluie battante qui semblait nettoyer les murs couverts de saleté. Au dernier étage, à l'intérieur d'un des appartements qui le composaient, une jeune femme s'adonnait à un étrange rituel. Elle ne le savait pas encore, mais son appartement serait bientôt le théâtre d'un drame qui signerait le début de sa descente aux enfers.

Elle vérifia une dernière fois que la porte de la chambre fût bien fermée, tira les longs rideaux blancs et les voiles transparents encadrant la porte-fenêtre et s'agenouilla près du lit qui dominait le centre de la pièce. L'orage grondait dehors et elle pouvait entendre la pluie cogner violemment contre les vitres. Elle posa une main sur les couvertures froides en coton à peine rabattues et de l'autre, chercha à tâtons le coffret en bois rangé sous le lit.

Après quelques secondes, elle le trouva, s'installa face à la coiffeuse et l'ouvrit. Elle en sortit trois bougies blanches déjà bien entamées, un bâton d'encens et un morceau de papier qu'elle déplia avec précaution. Elle demeura immobile un moment, tout

absorbée à le contempler. Il semblait tellement usé à ses yeux et pourtant, elle n'y avait écrit pour la première fois que deux semaines plus tôt. Elle laissa son regard errer dans la pièce, hésitante, convaincue cependant de faire le bon choix malgré tout, puis replia le morceau de papier et le conserva dans la poche de sa chemise de nuit satinée bleu ciel.

La jeune femme passa les doigts dans ses longs cheveux noirs et ondulés et poussa un soupir. Elle était proche du but. Elle avait compris depuis un bon moment déjà que les cauchemars dont elle était victime n'étaient pas dus au hasard. Tous avaient un but bien précis. Lequel, elle n'en savait rien pour l'instant. Ce qui comptait avant tout, c'était qu'elle se souvînt de chaque nom, de chaque événement, de chaque détail que son esprit pouvait enregistrer. Ses cauchemars se faisaient moins fréquents aujourd'hui et pourtant, avec les années, elle ressentait le besoin d'en apprendre davantage. Bientôt, elle saurait. Il existait forcément une clé, une connexion entre tous les éléments qui, dans son sommeil, lui parvenaient de façon partielle. Cette clé, c'était elle. Restait à savoir ce qui se trouvait derrière la porte qu'elle s'acharnait à vouloir ouvrir. Et si les cauchemars ne venaient pas à elle, elle était bien décidée à les provoquer d'une façon ou d'une autre.

À presque vingt-cinq ans, il était désormais temps pour elle de découvrir la vérité, et peu importait de quelle manière. Et cette manière, elle l'avait trouvée par hasard dans une boutique ésotérique de Vent d'Est. La vendeuse lui avait recommandé la lecture d'un livre censé détenir toutes les réponses à ses questions. Peut-être était-elle un peu trop naïve, mais aujourd'hui, aucune option n'était à écarter. Et force

était de constater que les rituels contenus dans l'ouvrage se révélaient d'une efficacité effroyable.

Effroyable, parce que ce qu'elle voyait en rêve la terrorisait.

Elle installa le bâtonnet sur le porte-encens posé sur la coiffeuse et l'alluma d'un geste totalement maîtrisé. Une fumée légère s'en dégagait, un parfum familier de vanille et de cannelle se répandant rapidement dans la petite pièce. Elle ferma les yeux. Cette odeur l'apaisait chaque fois que l'angoisse commençait à l'assaillir, une angoisse liée à ce qu'elle était peut-être sur le point de découvrir. Calmement, elle saisit les bougies et commença à les placer sur les chandeliers disposés en cercle sur le sol.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir une boîte de somnifères d'un des tiroirs de la coiffeuse (il n'y avait que de cette façon qu'elle était certaine de ne pas se réveiller au milieu d'une « vision ») la sonnette de la porte d'entrée l'arracha à son rituel. Elle jeta un coup d'œil à la pendule au-dessus du lit. Elle indiquait vingt-deux heures. Cela ne pouvait pas être Ort, pensa-t-elle. Son petit ami ne devait pas rentrer avant au moins deux bonnes heures. On sonna à nouveau. Avec irritation, elle éteignit le bâton d'encens, les bougies, plaça le papier dans sa poche, sortit de la chambre et traversa le salon.

Elle saisit la télécommande qui trônait sur la table basse du salon et alluma le téléviseur pour créer l'illusion d'un dimanche soir comme les autres.

La voir regarder un épisode de *Missing* tranquillement installée dans son canapé, c'était tout de même moins inquiétant que de l'imaginer se faire toute seule un remake des *Sorcières d'Eastwick* dans

sa chambre. Dans ces conditions, n'importe quelle personne sensée n'hésiterait pas à la faire interner à Saint-Élissandre. Elle jeta un œil à la ronde, comme pour vérifier que son simulacre de quotidien banal fonctionnait et prit une profonde inspiration.

– Mel !

– Danièle ? s'étonna la jeune femme après avoir ouvert la porte. Mais qu'est-ce que...

La formulation exacte était « qu'est-ce que tu fous là ? »

Plutôt agressif, Mel en convenait, mais elle ne supportait pas ce genre d'intrusion, surtout lorsqu'elle était *occupée*.

Danièle Jobert, sa collègue de bureau, entra dans le salon, balança sa veste Paule Ka en jean trempée sur le canapé et se tourna vers elle d'un air enjoué :

– J'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

– Je me doute que t'as pas fait tout ce chemin juste pour bousiller mon canapé en cuir, observa Mel en plaisantant à moitié.

Danièle leva les yeux au ciel, la gratifia d'une grimace et rejeta en arrière ses cheveux roux, bouclés et humides.

– Tu connais cette invention fabuleuse et moderne qu'on appelle le téléphone ?

– C'est pas une nouvelle qu'on annonce par téléphone, répondit Danièle en prenant place au milieu du canapé. Tu te souviens de ce dont je t'ai parlé la dernière fois ?

Elle était insupportablement joyeuse. On aurait dit qu'elle venait de découvrir le virus contre le Sida. Ses grands yeux verts demeuraient grand ouverts, plantés

dans ceux de Mel, attendant une réaction qui, vraisemblablement, ne vint pas.

– Moi pas comprendre, articula Mel.

– À propos d'un éventuel... départ ? continua son amie avec malice.

Mel réfléchit un instant. Elles se connaissaient depuis plus d'un an et Danièle était tellement pleine d'idées tordues que plus rien ne l'étonnait. Qu'allait-elle lui annoncer ? qu'elle décidait de tout quitter pour aller vivre dans une communauté amish ? qu'un agent l'avait repérée pour vanter les mérites des produits laitiers ?

Elle chassa de son esprit l'idée d'une affiche la représentant entourée d'amish aux moustaches de lait. « *Tu ne te conformeras point au monde qui t'entoure. Bois du lait.* »

Non, ce devait être autre chose.

– Mais je croyais que David et toi partiriez seulement si... oh ! mon dieu...

Danièle sourit, dévoilant des dents éclatantes.

– Merde, laissa échapper Mel, comprenant enfin. Mais... est-ce qu'il est au courant ?

– Évidemment... *marraine*.

Mel écarquilla les yeux, puis gratifia son amie d'un sourire de circonstance.

– Ça fait combien de temps ?

– Trois semaines environ.

– Waouh. Je... Je t'aurais bien proposé du champagne, mais j'ai que... à peu près rien, en fait. Un thé, ça te convient ?

– Est-ce que tu crois que quelque chose peut ne pas me convenir, sérieusement ?

Un nouveau sourire illumina le visage de Danièle. Cet enfant, elle l'avait longtemps désiré. Maintenant, elle et David pourraient s'installer là où bon leur semblerait et fonder la plus belle des familles. Elle regarda Mel se lever et se diriger vers la cuisine, visiblement sonnée par la nouvelle.

Puis son sourire s'effaça. Quelque chose lui disait que Mel ne prenait pas son annonce si bien que ça. Elle hocha la tête, pensant que la réaction peu enthousiaste de sa collègue venait du choc de leur futur éloignement. Après tout, c'était assez soudain, et elles ne se verraient sans doute plus aussi souvent qu'avant.

Elle était malheureusement *tellement loin* de la vérité.

Tout à coup, son attention fut attirée par un morceau de papier près de la table basse. Elle regarda autour d'elle d'un air coupable, se baissa pour le ramasser, puis le déplia.

Et tandis qu'elle le parcourait des yeux, une lueur d'inquiétude éclaira son visage.

Ort sortit de la salle de bains, une serviette autour de la taille. Il passa la main sur son crâne rasé et mouillé, puis écarta les rideaux. Le temps ne s'était pas amélioré. Il avisa l'heure sur la montre que Mel lui avait offerte pour fêter leurs cinq ans de relation. Avec un peu de chance, il parviendrait à choper le dernier bus pour rentrer chez lui.

Il se tourna vers Cassandra qui s'étirait dans le lit dans une position lascive, les draps en satin recouvrant partiellement ses cuisses dorées.

N'en avait-elle jamais assez ?

Elle le fixait de ses yeux bleus en caressant la base de ses seins du bout de ses longs cheveux décolorés. Un sourire de femme comblée se lisait sur son visage, tandis qu'elle admirait les pectoraux encore luisants d'Ort. Elle le vit ramasser son boxer Calvin Klein et jeter la serviette de bain portant les initiales de l'hôtel de luxe dans lequel elle lui avait donné rendez-vous.

– Tu ne restes pas encore un peu ? lui demanda-t-elle d'une voix douce.

– Non, répondit-il en enfilant son baggy Majestic Athletic kaki, ma copine m'attend.

– On pourrait peut-être essayer le couloir, proposait-elle en se relevant, on l'a jamais fait dans le couloir.

– Non, répéta-t-il, agacé, sans même la regarder.

Cassandra n'était pas son genre, encore moins un fantasme. Mais avec elle, il pouvait se permettre tout ce qu'il s'empêchait de faire avec Mel. Cassandra lui appartenait, lui était totalement soumise, acceptait qu'il lui fasse mal, qu'il ne la respecte pas. Elle était de ce genre de filles avec lesquelles on joue, dans lesquelles on jouit, de celles que l'on utilise comme de simples objets de plaisir pour satisfaire ses envies les plus tordues. Elle était de celles qui n'étaient plus d'aucune utilité après la baise, lorsque la lucidité reprenait ses droits.

Quant à Mel...

Mel, il l'aimait, il l'aimait violemment, il l'avait toujours aimée, dès leur première rencontre au lycée. Et il l'aimait parce qu'une partie d'elle lui échappait totalement. Il aimait les deux personnes qui cohabitaient en elle : la Mel fragile qui voyait en lui son éternel sauveur, celle qu'il pouvait manipuler à l'envi, mais également la Mel qui lui échappait, celle

qui semblait vivre à des kilomètres de lui, même lorsqu'il se trouvait en sa présence.

Il l'aimait, mais elle ne lui suffisait pas.

Il l'aimait, mais il avait besoin d'autre chose.

– File-moi la came, ordonna-t-il en tendant la main à Cassandre.

La jolie blonde se laissa rouler sur le côté du lit. Ort l'observa faire son show avec indifférence. À ce qu'elle lui avait dit lorsqu'ils s'étaient rencontrés, elle était la petite amie d'un des plus gros dealers du Lac des Cieux. Elle aussi participait aux trafics organisés par son mec en vendant de la came dans le square situé près de la gare. Ce dernier était cependant loin de se douter que si sa copine lui permettait de si bien gagner sa vie, c'était parce qu'elle consentait à céder certains avantages à ceux qui acceptaient de passer leurs nuits avec elle. Il n'imaginait sans doute pas non plus qu'à cette heure-ci, elle s'était fait baiser pour la deuxième fois par un petit mécano fauché qui la rencontrait régulièrement pour obtenir un peu de came à bas prix.

Elle se releva et lui tendit un paquet enveloppé dans un sac plastique, avant de se griller une Marlboro light.

– T'es sûr que tu veux pas rester ? insista-t-elle en lui soufflant sa fumée en plein visage.

– Certain. Et toi aussi tu ferais mieux de rentrer chez toi.

– Pour quoi faire ? cracha-t-elle en détournant les yeux. Me faire tripoter par un porc ?

– Tu *sors* avec ce porc, lui fit-il remarquer en s'asseyant sur le lit pour mettre ses New Balance noires.

– Si je le quitte, je peux dire adieu à tout ça, commenta-t-elle simplement en balayant la pièce de la main.

– Est-ce que ça te manquerait vraiment ?

– Je vis dans le luxe depuis qu'on est ensemble. Qui renoncerait à tout ça ? Qui accepterait de retrouver une vie minable et pathétique ?

– J'aime bien ma vie, moi.

Il ne mentait pas. En tout cas, il ne se considérait pas comme malheureux. À vingt-six ans, il vivait avec la femme qu'il aimait, avait trouvé un boulot de mécano dans lequel il s'épanouissait et, même s'il ne roulait pas sur l'or, parvenait à vivre correctement et à trouver de quoi se fournir en came.

Que demander de plus ?

Rendre Mel heureuse, peut-être.

– C'est bien ce que je dis, rétorqua Cassandra. T'as jamais rien connu d'autre. Tu vis dans un appart sordide et tu passes tes soirées à t'occuper d'une demeure.

À ces mots, le sang d'Ort ne fit qu'un tour. Il se tourna vers elle, furieux.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Elle se mordit la lèvre inférieure, consciente de l'avoir blessé.

– Je... c'est pas ce que je voulais dire... enfin, tu sais ce qu'on raconte sur ta copine...

Ort brandit son poing devant elle et, comme réalisant ce qu'il s'apprêtait à faire, suspendit son geste.

– Ferme-la, Cassie. Ma copine n'est pas demeure, O.K. ? Un mot de plus à ce sujet, et tu seras même plus en mesure de l'ouvrir. *Mel n'est pas demeure.*

– O.K., calme-toi, susurra-t-elle en posant ses doigts fins sur son torse athlétique. J’ai rien dit.

Et tandis que la jeune femme respirait son parfum, une question ne cessait de la hanter : Si sa copine n’était pas si dingue, pourquoi se mettait-il dans tous ses états ?

Mel saisit la théière d’une main tremblante et en versa le contenu dans la tasse que Danièle lui tendait.

– Alors, c’est sûr ? s’enquit-elle en donnant à sa voix un ton enthousiaste. Tu... tu vas démissionner ?

– Ça fait des mois que je me trimballe avec cette lettre, confirma Danièle en lui montrant une enveloppe. Il est temps de la donner à ce connard de Toloc.

Mel continua de sourire comme si de rien n’était, mais derrière ce masque, la jeune femme était rongée par l’envie. Pourquoi Danièle avait-elle droit à ce bonheur alors qu’elle... Non, ce n’était pas juste. La vie n’était pas juste. Dans la cuisine, d’affreuses pensées lui étaient venues en tête.

Droguer Danièle.

La faire disparaître.

L’espace d’une seconde, l’idée lui avait traversé l’esprit. Elle l’aurait ligotée au salon du canapé, forcée à accepter d’échanger leurs vies à tout jamais. Elle aurait adopté l’enfant, l’aurait obligé à l’appeler maman et à la couvrir de baisers, serait partie avec David, l’homme dont toute femme pouvait rêver. Ils auraient vécu leur amour pour le restant de leurs jours, tandis que Danièle aurait hérité de ses cauchemars, de cet appartement qu’elle détestait et de son petit ami camé.

Comme revenant à la réalité, elle posa son regard sur le visage réjoui de sa collègue.

Faire disparaître Danièle.

– On va s’installer à Saint-Émeraude, gloussa cette dernière.

Mel sentit ses doigts se crispier sur le canapé. Saint-Émeraude. Elle avait toujours voulu y habiter. Elle avait passé toutes ses années de lycée à en parler, persuadée qu’elle aurait fini par y devenir l’avocate des plus grandes stars du cinéma et de la chanson. Et voilà que cette greluce comptait s’installer là-bas. Elle repensa à Marc, son meilleur ami, qui ne cessait de la charrier à ce sujet.

Marc. Cela lui semblait si loin...

Six années déjà qu’il était parti.

Six années qu’il était mort.

Par sa faute.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

– Oh ! Mais tu me manqueras aussi, ma chérie, s’exclama Danièle, émue. Crois-moi, tu es bien la seule que je vais regretter.

Mel lui rendit son sourire avec la même force que si elle avait pu la gifler. Même Danièle, la seule personne avec laquelle elle passait du temps, ne savait rien de son passé. Elle s’était montrée plus que discrète sur les événements dramatiques survenus au lycée du Lac des Cieux.

D’ailleurs, cette abrutie était bien trop occupée à ne parler que d’elle pour s’intéresser à ses histoires.

– Ne t’inquiète pas, poursuivit cette dernière en posant une main amicale sur son épaule, je suis certaine que tu trouveras un meilleur job toi aussi.

Mel acquiesça d'un signe de la tête. Bien sûr. Toloc était un médecin si tyrannique et pervers qu'elle se sentait presque honteuse de bosser pour lui. Mais le salaire était bien meilleur que dans d'autres cabinets et, au vu de ses antécédents médicaux, personne n'aurait accepté de l'embaucher. Si son père n'avait pas envoyé une lettre de recommandation à Toloc, il ne l'aurait certainement pas engagée. Comment cette conne pouvait-elle croire qu'elle trouverait un autre boulot ?

Et dire qu'elle n'avait même pas pu remercier son père. Cette offre d'emploi représentait la dernière aide de ses parents. Ils ne lui donnaient plus de nouvelles depuis des années. À ce qu'elle avait cru comprendre, ils avaient quitté Saint-Émeraude pour un poste plus important en Angleterre ou quelque chose comme ça, trois ans auparavant. De toute façon, ils n'avaient cessé de s'éloigner au fil du temps.

Elle ne savait même pas ce qu'ils étaient devenus.

Mais était-ce bien important quand elle savait qu'ils ne se souciaient même pas de leur propre fille ?

– Et vous ?

Mel sursauta. C'était comme si elle réalisait tout à coup que Danièle se trouvait encore dans la pièce.

Hélas.

– Pardon ?

– Vous, quand est-ce que vous allez accélérer les choses ? Un mariage, ou un bébé ? Ça fait quoi, six ans que vous êtes ensemble ?

– Sept, répondit Mel d'un air absent. Ça fera sept ans cette année.

Bientôt sept ans qu'elle était amoureuse de lui. Sept ans qu'elle vivait avec la peur au ventre, sept ans

qu'elle culpabilisait de s'être laissé entraîner dans cette histoire sordide. Le pire dans tout ça, c'était qu'elle était incapable de dire si elle le regrettait ou pas.

– Un mariage ? reprit-elle tristement. Je suppose qu'Ort attend le bon moment, une occasion spéciale, tu vois. Pour ce qui est d'avoir des enfants, je pense que... qu'on n'est pas prêts.

C'était un effroyable mensonge. Bien entendu qu'ils avaient voulu avoir des enfants. Ils avaient essayé avant même d'avoir emménagé ensemble, lorsque Mel vivait encore chez lui et son père Paul. Elle avait été enceinte une fois. Elle se souvenait encore de la joie d'Ort en l'apprenant, de la chambre de Gin qu'ils avaient imaginé repeindre pour accueillir leur futur enfant, des coups de pied qu'elle pensait sentir dans son ventre,

Puis la douleur. La découverte de ce corps d'enfant à peine formé. Mort. La culpabilité. L'envie d'aller le rejoindre. De ne plus faire partie de ce monde. Les nouvelles tentatives infructueuses. Les visites incessantes chez les spécialistes.

Le problème ne venait pas d'elle. Il venait d'Ort. Pas étonnant lorsqu'on savait qu'il consommait toutes sortes de drogues depuis l'âge de douze ans. Cette révélation l'avait achevée. Après ce qu'ils avaient traversé tous les deux, elle constituait une nouvelle épreuve, un nouvel obstacle à leur bonheur, comme s'il leur était interdit.

Et pourtant, Mel s'imaginait parfois que tout espoir n'était pas perdu. Beaucoup de personnes considérées comme stériles parvenaient, sans que l'on comprenne pourquoi, à avoir un enfant.

Un peu comme Clark Kent et son fils du futur, lui aurait dit Marc s'il avait encore été en vie.

Mais il ne l'était pas. Et il ne lui dirait plus jamais rien.

– Tiens, tu as fait tomber ça tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est ?

Mel se raidit sur le canapé. Elle posa machinalement sa main sur la poche de sa chemise de nuit.

– C'est rien, fit-elle, le visage écarlate. Rends-le-moi.

Danièle plissa le front. Elle détestait quand Mel agissait aussi bizarrement. Et c'était de plus en plus courant, ces temps-ci. Si cela l'ennuyait tant que ça de partager son bonheur, elle n'avait qu'à le lui dire. Ce n'était pas les marraines qui manquaient. Elle avait tout un tas de super copines qui seraient ravies de prendre sa place.

Mel serrait le papier fort dans ses mains.

– J'ai vu qu'il y avait le nom de famille d'Ort inscrit dessus.

– Tu l'as lu ?

On aurait dit que sa vie en dépendait.

– Non, je suis juste tombée dessus, c'est rien. Calme-toi.

– Oui, exactement, c'est rien.

– Bon, assura Danièle en reculant, je vais peut-être te laisser.

Mel réalisa qu'elle avait eu un comportement de garce.

– Oui, je... je suis un peu crevée. Et puis Ort ne va pas tarder à arriver.

– Je vois. Je vais vous laisser profiter d’une petite soirée en amoureux, dans ce cas.

Oui, pensa Mel, un amoureux qui était sûrement en train de la tromper à l’heure qu’il était.

Allongée dans son lit, elle regarda l’heure sur son radioréveil. Ort n’était pas encore rentré. Elle hésita un instant. Peut-être aurait-elle le temps de rallumer ses bougies et de reprendre le rituel là où elle l’avait arrêté. Non, si Ort la surprenait une nouvelle fois, il serait fou de rage. Elle se retourna sur son matelas et fixa d’un air préoccupé le plafond faiblement éclairé par la lampe de chevet. L’annonce de Danièle lui avait fait l’effet d’une claque en pleine figure, la forçant à vivre l’un de ces rares instants où elle contemplait sa propre vie avec des yeux neufs.

Et sa vie, ce soir, semblait lui échapper.

Elle ne lui appartenait plus depuis longtemps.

Depuis qu’Ort la lui avait volée.

L’image de son petit ami s’imposa à ses pupilles. La façon dont il l’avait séduite, dont elle s’était laissée conquérir en n’opposant qu’une faible résistance... Elle se souvint de ces vacances de Noël durant lesquelles, encore adolescents, ils s’étaient rapprochés. L’exposé sur lequel ils devaient travailler avait été prétexte à la découverte de leurs points communs : des parents absents, l’impression de se sentir incompris, la profonde conviction d’être différents. Ort avait besoin de tendresse. Mel avait besoin de se sentir protégée.

Il n’en avait pas fallu beaucoup plus pour que les deux jeunes gens finissent par se trouver. Même si, se souvint-elle en esquissant un sourire amer, tout n’avait pas été aussi simple.

Ort avait traversé le couloir pour la rejoindre, assise à la table de sa salle à manger, le nez fourré dans ses notes. Elle n'était pas vraiment fascinée par l'opéra, et encore moins par Verdi, mais si elle voulait avoir son bac, elle n'avait pas le choix. Étudier le thème des apparences trompeuses dans *Rigoletto* était par conséquent devenu son unique activité.

Enfin, presque.

Avec attention, Ort s'était penché sur elle, avait saisi sa tête entre ses mains et l'avait embrassée.

Surprise, Mel avait eu un mouvement de recul.

– C'est quoi ce truc ? s'était-elle offensée.

– Quel truc ?

– Ce truc... de m'embrasser.

– C'est ce que font les couples, non ?

– On n'est pas un couple.

Il s'était assis à côté d'elle, affichant une mine déconfite.

– Alors, on couche ensemble et... et c'est tout ?

– Je... non, avait-elle balbutié en détournant la tête. On... on peut pas faire... ça. Pas tous les deux.

– On l'a déjà fait pourtant, lui avait-il chuchoté à l'oreille d'un air malicieux, et ça n'avait pas l'air de te déplaire.

– C'était une erreur.

Elle avait grimacé, tentant de réprimer un frisson, et s'était remise à lire ses notes sur l'opéra.

Comme si elle était capable de se concentrer avec ce type qui lui répugnait et l'attirait à la fois.

Comme un aimant.

– Et moi, avait-il répliqué en collant pratiquement son visage au sien, je dis qu'elle t'a bien plu... cette erreur.

– C'est n'importe quoi, avait-elle déclaré en reposant violemment ses notes sur la table. Je te déteste, Bupeffi. *Tout le monde* te déteste.

– Avoue que c'était bien. Surtout ce truc que tu faisais avec ta...

– On peut revenir au moment où j'ai dit « Je te déteste » ?

– Rien n'est immuable, avait-il susurré en déboutonnant sa chemise tout en se mordant la lèvre d'une façon très... explicite.

Elle avait plissé les yeux, feignant de ne pas être attirée par son torse musclé.

– « Immuable ». Quatre syllabes. Waouh ! Où as-tu appris ce mot, Bupeffi ?

Il avait émis un ricanement, levé les yeux au ciel et l'avait saisie par le cou pour l'embrasser à nouveau.

Elle l'avait repoussé.

– Tu es le frère de Gin, merde ! Je peux pas faire ça. Et pas besoin de me faire croire que je t'intéresse pour avoir une bonne raison de venir piquer la morphine de mon père.

– Hélier, tu fais chier.

– Je préfère ça. Tu vois, avait-elle ajouté d'un geste évusif, *ça* c'est une relation normale entre nous.

– Écoute-moi bien, avait-il ajouté en plantant ses yeux noirs dans les siens. J'ai trois excellentes raisons de venir ici. La première, c'est ce putain d'exposé. Plus vite on en sera débarrassé, mieux ce sera. La deuxième, c'est que j'ai pas les moyens de me fournir

en dope et... O.K., la pharmacie de ton toubib de père, ça m'arrange plutôt. Quant à la troisième... c'est toi.

– Ben voyons...

– Hé, je suis en train de te faire une déclaration, là.

– C'est aussi ce que t'as dit à Deb avant d'essayer de la violer ?

– Cette nana exagère toujours tout. Tu la connais, non ?

– Malheureusement.

Il l'avait regardée avec un air de chien battu.

Elle avait cherché à se convaincre qu'il n'était pas sexy, qu'il était le rival de Tim, qu'il avait agressé Marc. Et pourtant...

– O.K., avait-elle conclu d'un air résolu. J'accepte. À deux conditions.

– Je t'écoute.

– La première, c'est que personne ne doit être au courant de cette histoire. Et quand je dis personne, c'est personne. Tu m'entends ? À la moindre fuite, je nierai.

– Au cas où tu l'aurais pas remarqué, j'ai pas vraiment d'amis ici. Tu veux que j'en parle à qui, Dolby ?

Il marquait un point, là.

– Bon. Et la seconde ?

– Pas de sexe.

– Quoi ?

– Si tu tiens à moi comme tu le dis, on ne refera pas l'amour. Interdiction de sortir ton... (elle observa son torse parfait, son regard s'attardant sur ses abdos) ...matériel.

– Jusqu’à quand ?

– Durée indéterminée.

Il avait hésité un instant.

– Mouais... de toute façon, tu craqueras avant moi.

Tous les deux avaient échangé un regard lourd de sous-entendus. Alors qu’elle était à deux doigts de rompre la seconde clause de leur tout récent contrat, quelqu’un avait frappé à la porte.

– C’est qui ?

– J’en sais rien, s’était-elle inquiétée. Mes parents bossent. Rhabille-toi.

Ort fixait la porte d’un air amusé, immobile.

– Rhabille-toi, merde !

– O.K. Mais avant... embrasse-moi.

Elle avait soufflé et, sans se faire prier davantage, avait déposé un baiser sur ses lèvres.

– Voilà, t’es content ?

– Disons que ça ira, en attendant.

Elle avait attendu qu’il reboutonne sa chemise et avait ouvert la porte. Une fille complètement hystérique était entrée sans même qu’elle ne lui en donnât la permission.

– Hélier, j’ai besoin d’une paire de collants. Et de préférence des Woldford. Pas tes merdes de Dim.

Mel avait écarquillé les yeux.

– Heu... primo, bonjour ; deuxio... *hein* ?

Deborah Bantrie, dans un trench noir Burberry, les cheveux attachés en une queue-de-cheval, avait traversé le salon et s’était laissée tomber sur le canapé, répandant son parfum Chanel n°5 dans toute la pièce.

– J’ai filé mon collant. J’ai pas les clés de chez moi et aujourd’hui, c’est férié.

– Et ?

– Et donc, tous les magasins sont fermés, avait-elle dit comme si Mel avait perdu tout sens de la logique.

Cette dernière s’était tournée vers Marc qui venait de franchir le seuil de la porte. Face à ses yeux furieux, son meilleur ami avait haussé les épaules, comme pour lui signifier que lui, il avait passé l’après-midi entier avec elle.

Chacun son tour.

– Je crois que cet exposé lui tape légèrement sur le système, lui avait-il dit comme si cela excusait le comportement de cette tarée.

– Ah, t’es là, toi ? avait lancé Deb en apercevant Ort. T’as prévu de violer quelqu’un d’autre, aujourd’hui ?

– Salut, Bantrie.

– Dites-moi que vous avez fini votre exposé et que vous avez prévu de faire un truc fun, avait-elle dit comme si elle était sur le point de mourir.

Pauvre petite fille riche aux collants filés.

Ort avait effectivement prévu de faire un truc fun, mais pas sûr que les deux débiles apprécient le spectacle.

– On n’est pas près de finir, avait rétorqué Mel avec agacement. Sérieusement, Marc. Qu’est-ce qui t’as pris de la faire venir ici ?

– Écoute, si je passe encore une heure avec elle, je crois que je vais péter un plomb.

Prise de pitié, elle lui avait offert un siège et servi un verre de limonade.

– Vous êtes au courant que la gérante du *Bates* a décidé d’organiser une fête pour le jour de l’an ? avait lancé Deb.

Mel avait fait claquer sa langue.

– Nous y voilà. Sans vouloir t’offenser, Deb, je crois que t’es pas invitée.

Cette dernière avait levé sur elle des yeux dédaigneux.

– Si tu veux vraiment pas m’offenser, change d’abord de look. Tu sais que ce haut est démodé depuis... toujours, genre ?

– Il te faudrait peut-être un cavalier, non ? intervint Ort, moqueur.

– Toi, peut-être ? avait répondu Deb en arquant un sourcil. Je crois pas, non.

Elle avait balayé la pièce d’un geste de la main comme pour éviter que ses ondes de loser ne viennent la contaminer.

– J’ai pas besoin d’un mec pour m’amuser. Et j’ai pas besoin de baiser pour me sentir amoureuse, moi.

Mel avait lancé un regard gêné à Ort. Deb avait replacé une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Je suis et resterai fidèle à l’homme de ma vie, avait-elle déclaré comme si elle récitait une leçon apprise par cœur en faisant tourner la bague en argent autour de son doigt.

Ouais, avait pensé Marc, Deb était amoureuse de Ben, un type qui avait quitté la ville des années auparavant, tellement amoureux d’elle qu’il ne lui donnait aucune nouvelle.

Super.

Pourquoi ne s’intéressait-elle pas plutôt à lui ?

Quoi qu'il n'était finalement pas si sûr de la supporter toute une vie.

– Et à cette fête, est-ce qu'il y aura Dentin ? avait demandé Ort. S'il se pointe pour se taper ma sœur, hors de question que je vienne.

Mel n'avait pas tiqué.

Car à ce moment-là, elle était à mille lieux d'imaginer que Tim Dentin était le cousin de son petit ami, que leur rivalité n'était qu'une mascarade et, qu'ensemble, ils avaient prévu un plan diabolique qui finirait dans un bain de sang. Un plan qui ne tarderait pas à l'inclure elle aussi et changerait sa vie à tout jamais.

Elle se malaxa les tempes. Elle n'arriverait pas à dormir. Elle saisit le bouquin qui trônait sur la table de nuit et commença à le lire. Quelques minutes plus tard, Ort ouvrit la porte de l'appartement, déposa ses New Balance mouillées dans l'entrée, traversa le salon et entra dans la chambre, exténué. Il la trouva dans leur lit. La lampe posée sur la table de nuit était encore allumée. Les traits tirés de Mel montraient qu'elle n'était pas parvenue à trouver le sommeil.

Une habitude, désormais.

– Tu dors pas ? demanda-t-il tout en se rendant dans leur minuscule salle de bains.

– J'avais envie de bouquiner un peu.

Ort ôta son tee-shirt et son baggy et les déposa sur le rebord de la baignoire.

– Tu lis quoi ? s'enquit-il en observant son torse puissant dans le miroir.

Ses abdos quotidiens lui réussissaient particulièrement.

Des abdos que Cassandre caressait encore du bout de sa langue quelques heures plus tôt.

– *Les indifférents.*

– Connais pas.

– Ça s'est bien passé, ton rendez-vous ?

– Bof, rien de bien original. C'en est presque lassant.

– C'est sûr, ironisa Mel, astiquer toujours les mêmes pièces, ça doit être usant, à force.

Ort déposa sa montre sur le bord de la coiffeuse. Mel savait parfaitement qu'il la trompait. Elle avait su qu'il la tromperait avant même de sortir avec lui : Ort était comme ça et finalement, elle était parvenue à s'y faire.

Elle savait qu'il l'aimait malgré tout. Et elle acceptait la situation. Elle acceptait de faire semblant de croire à ces rendez-vous nocturnes pour changer à la dernière minute les pièces des voitures de luxe de la haute société du Lac des Cieux.

De toute façon, pensa-t-elle subitement, qui d'autre voudrait d'elle, dans son état ?

– Ça sent bizarre, ici, commenta Ort en reniflant l'air. T'as encore fait brûler ta merde, là ?

Mel baissa les yeux. Elle savait qu'il détestait quand elle s'adonnait à ce qu'il appelait ses « trucs de sorcières ». Il ne comprenait pas que les rituels auxquels elle se livrait lui étaient aussi indispensables qu'une drogue. Elle en avait besoin pour comprendre, comprendre pourquoi elle faisait tous ces cauchemars qui continuaient de la hanter. Elle était persuadée qu'il s'agissait de signes qu'on lui envoyait, peut-être même des signes de l'au-delà. Et peut-être que si elle était parvenue à les lire quelques années plus tôt,

elle aurait pu empêcher ce qui était arrivé, peut-être qu'elle aurait pu raisonner Ort et peut-être...

Peut-être que Marc serait en vie aujourd'hui.

– Faut sérieusement que t'arrêtes ces conneries, la sermonna-t-il en s'approchant d'elle, c'est pas bon pour toi.

Mel décida qu'il était préférable de changer de sujet.

– Danièle est passée, ce soir. Elle... elle est enceinte.

Ort se glissa dans le lit et haussa les sourcils.

– Tant mieux pour elle, si elle a envie de passer ses journées dans des couches merdeuses...

Romantisme, quand tu nous tiens.

– Elle quitte le Lac des Cieux, poursuivit-elle. Elle et David vont s'installer à Saint-Émeraude.

Ort fronça les sourcils. Était-elle en train de lui faire des reproches ? Lui démontrait-elle qu'il était incapable de lui offrir la vie dont elle rêvait ? Il se mit à douter. Et si Cassie avait raison, après tout ? Si Mel n'acceptait plus leur vie ? Elle avait vingt-cinq ans, elle voulait sans doute un mariage, des enfants, Saint-Émeraude, plutôt que de vivre avec un raté stérile incapable de décrocher de la dope.

Et pourtant, il était convaincu qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

– On partira un jour, O.K. ? lui susurra-t-il en caressant sa joue. Je te le promets. On ira vivre à Saint-Émeraude. On n'aura peut-être pas de gamins, mais je t'offrirai tout ce que tu voudras, d'accord ? Tu sais que je t'aime. Laisse-moi juste... du temps.

Mel acquiesça puis se retourna dans le lit pour qu'il ne la voie pas pleurer.

Mais il était trop tard.

Ort venait de comprendre que sa petite amie n'était pas heureuse.

Et tout compte fait, peut-être qu'il ne l'était pas non plus.

3

Installé à son bureau, Blaise brancha sa clé USB à son ordinateur portable et l'alluma. Il bâilla bruyamment puis tapa son mot de passe. Un fond d'écran apparut, représentant Daphné, sa chanteuse préférée, encore plus photoshopée que sur un album de Mariah Carey.

La fenêtre MSN venait de s'ouvrir. Une petite sonnerie lui annonça l'arrivée de deux messages différés. Le premier était de Lou, une fille à qui il avait dû donner son adresse lors d'une soirée chez Cal, son meilleur ami. Le hic, c'était qu'il ne se souvenait pas du tout de cette nana et qu'elle l'intéressait à peu près autant qu'un match de foot.

Sérieux, onze gars qui courent après... un ballon ?

HELLO... KOMEN VA MISTER BOGOSS ?

...avait-elle écrit en signant avec un smiley Titi à la con, pensant certainement que c'était super mignon.

Pour un gosse de cinq ans, sans aucun doute.

Il hocha la tête et ferma la fenêtre. Peut-être qu'au bout du six millièmè message sans réponse, cette

tarée finirait par comprendre. Il comptait sur un sursaut d'intelligence de sa part pour éviter de la bloquer ou de la supprimer.

Il n'était pas aussi cruel.

Comme si laisser une gamine lui adresser un million de messages dans le vent ne l'était pas.

Il regarda le deuxième message. C'était Cal.

ALOR MEC, TU TE FE PA TRO CHIE DS TON BLED ?

Blaise pinça ses lèvres encore toute *labello*-isées et passa une main dans ses cheveux noirs gominés à mort. Il hésita un moment, se demandant s'il devait répondre ou non. Il commença à taper...

GRAVE. JEN PEU DEJA PLUS.

...puis effaça le message. Il ne pouvait déceimment pas dire à son meilleur pote que la décision de ses parents avait été la pire de leur vie. Il choisit d'écrire...

C D'ENFER, JME SUI JAME AUTAN ECLATE.

... vachement plus convaincant. Puis ajouta...

JDOI TE LAISSER, PLEIN DE TRUC A FER !!!

...pour effacer les deux derniers points d'exclamation. Après réflexion, trop d'enthousiasme tuait l'enthousiasme. Il balaya la pièce du regard, soupira et appuya sur la touche ENTER du clavier de son ordi. Il se leva, se dirigea vers la fenêtre de sa chambre pour baisser les stores. Le soleil tapait fort ce matin sur les bois environnants. Il réprima un frisson.

Putain, mais que foutait-il ici, merde ?

Depuis que ses parents l'avaient envoyé dans cet endroit mortel, Blaise Tibs n'avait vraiment pas envie

de parler à ses amis restés à Saint-Émeraude. Il ne savait même pas s'il oserait y retourner un jour. C'était trop la honte. Lorsqu'il reviendrait, il serait l'incarnation parfaite du *has been*.

Un *has been* de dix-huit ans.

Quelqu'un avait dit « exagération » ?

Tout avait commencé quelques mois plus tôt, lorsque Blaise avait annoncé à ses parents sa décision de devenir une star. Attention, pas une ridicule starlette à la Paris Hilton qui se prétendait actrice parce qu'elle baisait dans une tente et se retrouvait coincée dans une maison de cire au cinéma. Non, lui, il était un artiste, un vrai. Il écrivait des nouvelles sur le monde de la mode et répétait à qui voulait bien l'entendre que *Le Diable s'habille en Prada* n'était qu'une pâle copie de son célèbre *Moi, Dolce et Gabbana* qu'il avait écrit à l'âge de quatorze ans pendant une heure de colle.

Salope de Lauren Weisberger.

Mais il n'était pas seulement écrivain de talent, il jouait du piano mieux que personne, peignait des toiles abstraites (les murs de sa chambre s'en souvenaient certainement encore) et était un acteur-né.

Un peu comme Colin Farrell, les coupes de cheveux merdiques en moins.

Bon, O.K., sa carrière cinématographique se limitait à un film tourné avec des amis pendant les vacances en classe de 5^e et à une figuration coupée au montage dans *Le Seigneur des anneaux : Les deux tours* grâce à sa mère qui connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui connaissait le beau-frère du cousin de Peter Jackson.

Mais c'était quand même la classe.

C'était donc tout logiquement que Blaise avait pensé poursuivre son rêve en tant qu'artiste-bohème-incompris en sillonnant l'Europe avec des idées géniales plein la tête.

Un bohème qui était *juste* le fils de l'une des familles les plus riches de la région et qui dormirait dans des hôtels quatre étoiles, bien sûr.

La bohème-attitude a quand même des limites.

Cependant, lorsqu'on s'appelle Tibs, on a une réputation à tenir, et quand ses parents avaient appris les intentions de leur fils, ils lui avaient vite rappelé ses obligations. « Un Tibs se doit d'aller à l'université, chéri. » Dès lors, Blaise était entré en conflit avec eux, se transformant en pro de l'école buissonnière et passant sa vie dans les soirées de ses richissimes amis : les nuits *Beaches/Bitches*, les vernissages de jeunes artistes qui finissent en orgie, les soirées pyjama où bizarrement personne n'en porte, tout ça n'avait plus de secret pour lui.

Jusqu'au jour où les Tibs avaient retrouvé leur fils nageant dans son dégueulis au beau milieu du salon de leur résidence secondaire.

Pas vraiment glamour.

Tout comme la fois où Madame Tibs l'avait surpris à moitié à poil avec Charlotte lors d'une soirée organisée sur le yacht de la famille. Paniquée et outrée, elle en avait parlé à son mari comme si leur fils avait déclenché une bombe nucléaire.

Si seulement elle avait su ce qui s'était réellement passé cette nuit-là, elle n'aurait vraiment pas eu à s'inquiéter. Pour protéger son ego, Blaise avait préféré ne rien dire, pensant qu'il valait mieux que ses